

# La Presse

I . La Presse. 1837-12-21.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



ANNONCES :  
1 fr. 50 centimes la ligne.  
On les reçoit à Paris,  
RUE SAINT-GEORGES, 16.



# LA PRESSE

ABONNEMENTS :  
Les 1<sup>er</sup> et 15 du mois.  
On s'abonne à Paris  
RUE SAINT-GEORGES, 16.

## PARIS, 20 décembre.

Les premières opérations de la chambre ont paru signaler une espèce d'alliance entre les trois fractions de la gauche. Cette alliance ne s'est montrée, il est vrai, qu'à l'occasion de débats qui avaient en eux-mêmes peu de portée ; mais peut-être faudrait-il conclure de cet accord formé à l'occasion des petites choses, qu'il ne fera que se fortifier à l'occasion des grandes.

S'il arrivait en effet qu'il y eût réellement une alliance formée entre les trois fractions de la gauche, comme cette alliance serait nécessairement dépourvue de sincérité, il faudrait lui attribuer le seul but raisonnable en pareille circonstance, c'est-à-dire le renversement du ministère.

Or, tout le monde sent très bien que si le renversement d'un ministère est un acte logique et fécond, quand il s'agit de remplacer une idée faible et caduque par une idée forte et vivace, c'est un acte stérile, un acte plein d'impuissance et de désordre, que de jeter une administration à terre, pour batailler à mort sur ses ruines. Ce serait évidemment le cas des trois fractions de la gauche coalisées, si elles triomphaient dans leur plan.

Il a été un temps où les esprits impatients pouvaient se complaire à ces luttes ; aujourd'hui, la France a perdu assez d'années à écouter de vaines paroles, pour qu'elle soit désireuse d'utiliser l'avenir. La politique jalouse et systématiquement tracassière est donc passée de saison ; et s'il arrivait que les symptômes qui se sont déjà montrés dans la chambre vinssent à prendre une consistance sérieuse, nous ne doutons pas que les hommes du centre droit ne s'unissent aux hommes du centre pour prévenir une crise sans résultat, parce qu'elle aurait été produite non point par un principe, mais par une coalition ; non point par un système, mais par une intrigue.

## Chronique.

Aujourd'hui, le roi a travaillé successivement avec MM. les ministres des affaires étrangères, de la guerre et des finances. Le roi, la reine, Mme Adélaïde sont sortis pour aller à Neuilly.

M. de Bonchamps, colonel du 15<sup>e</sup> léger, a été reçu aujourd'hui par S. A. R. le duc d'Orléans.

M. le lieutenant-général vicomte Pelleport, est nommé au commandement du corps d'observation des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

On écrit de Perpignan : « Le général Bugeaud, qui est revenu pour l'affaire Brossard, est accompagné de douze à quinze personnes, hommes et femmes (Français et Africains), venant pour la même affaire.

Le major Robert, du 17<sup>e</sup> de ligne, est rapporteur ; les membres du conseil ne sont pas connus. M. Boivin-Villiers, avocat à la cour royale de Paris, est chargé de la défense ; il ne sera ici que dans le courant de janvier ou au commencement de février ; ce procès traînera donc long-temps encore. Le général a refusé de répondre à toutes les questions qui lui ont été posées jusqu'ici. »

Quinze religieuses venant de Gaillac sont arrivées ; il y a peu de jours, à Marseille ; elles se rendent à Toulon pour aller à Alger et à Constantin deservir les hôpitaux militaires. Un bateau à vapeur de l'Etat a été mis à leur disposition.

La chambre des lords d'Angleterre discutait, au départ du courrier, une pétition de la ville de Londres, présentée par lord Brougham. Cette pétition a pour but d'obtenir une réduction des frais de poste dans l'intérieur.

Une correspondance particulière de Constantinople annonce que la flotte turque est entièrement rentrée, et que l'on a déjà commencé le désarmement. Le capitain-pacha a repris son ancien poste dans l'arsenal ; mais on croit qu'il ne restera pas long-temps en place. Le sultan, est très-mécontent de la manière dont il s'est acquitté de sa mission, et sa chute est certaine, bien que l'on ne sache pas positivement la cause du déplaisir du sultan. Si Achmet-Pacha est destitué, il sera probablement remplacé par Muchir Feshi-Pacha.

On a reçu à Bruxelles la nouvelle que le budget des dépenses de Hollande avait été voté à la majorité de 29 contre 24, et que l'adoption du crédit pour faire face aux intérêts de la dette n'avait passé qu'à parité de suffrages.

Le journal belge l'Indépendant conteste l'exactitude des nouvelles

alarmantes publiées par d'autres journaux, au sujet de l'exploitation de la forêt de Grünwald : « Nous ne croyons pas, dit ce journal, qu'on en dise l'Echo du Luxembourg, que la moindre voie de fait soit commise dans la forêt de Grünwald ; nous avons la plus entière confiance au contraire qu'à l'heure qu'il est, les ordres qui peuvent avoir été donnés à cet effet sont bien près d'être révoqués. »

On assure que le ministère portugais a été réorganisé de la manière suivante : le vicomte Sa da Bandeira, président du conseil et ministre des affaires étrangères ; le baron de Bomfim, ministre de la marine et par intérim de la guerre ; da Silva Sanchez, de l'intérieur ; Alexandro José de Campos, de la justice et des cultes ; et Juan de Oliveira, des finances. Le vicomte das Antas a été nommé inspecteur-général des armées.

Les nouvelles du Canada, du 20 novembre, semblent annoncer une crise imminente dans le Bas-Canada. Plusieurs individus ont été arrêtés, prévenus de haute trahison et de rébellion. Six personnes ont été arrêtées à Montréal ; ce sont MM. André Oumet, George de Boucherville, J. Dubuc, Tavernier, Simard et Leblanc. Le même soir, un détachement de cavalerie a été chargé d'effectuer l'arrestation de M. M. Daignon et Demoray, à St-John. Après s'être emparé d'eux, il revenait le lendemain matin à Montréal, lorsque non loin de Chambly le détachement fut rencontré par 300 individus armés de fusils, etc., qui l'ont reçu par une vive fusillade ; le commandant du détachement fut blessé ; les cavaliers firent feu avec leurs pistolets, puis ils tournèrent bride, et arrivèrent à Longueuil à travers champs, mais leurs prisonniers prirent la fuite. Depuis, des troupes ont été envoyées contre les insurgés ; elles ont rencontré ça et là quelques gens armés, avec qui elles ont échangé des coups de fusil. On a fait plusieurs prisonniers. Ainsi tout le voisinage des lieux où ces événements se sont passés paraît en insurrection. On a fait depuis à Montréal de nouvelles arrestations.

Il résulte de l'ensemble de ces nouvelles reçues du Canada, dit le journal le Globe, que la crise politique s'est déclarée plus tôt qu'on ne le craignait. D'après le récit des voyageurs arrivés à New-York, et suivant les bulletins des journaux de Montréal, il y a tout lieu de croire que la tentative de rébellion échouera complètement. La punition de quelques chefs et l'exil volontaire de plusieurs autres feront cesser toutes les appréhensions du gouvernement.

On mande de Stockholm : « On s'entretient beaucoup dans les hauts cercles de négociations qui se suivraient en ce moment entre les gouvernements de l'Angleterre, du Danemark et de la Suède, pour obtenir le libre passage du Sund aux vaisseaux de guerre anglais ; on ajoute que le Danemark ne s'y montrant pas contraire, notre gouvernement n'y mettra pas non plus d'empêchement. »

Le chef circassien Zefir-Bey est à Constantinople. Il a obtenu sa liberté par la médiation de lord Ponsonby, qui a représenté à la Porte que l'arrestation d'un homme envoyé pour être le représentant de sa nation était une violation du droit des gens. On dit qu'il se propose de retourner en Circassie, mais le projet de S. S. est, dit-on, de l'envoyer en Angleterre, afin qu'il puisse plaider sa cause et demander assistance pour ses compatriotes avant leur asservissement sous le joug des Russes. Presque toute l'armée russe s'est retirée de la Circassie, et le blocus est rompu pour l'hiver.

Les réjouissances à New-York, Boston, Philadelphie et Baltimore, à l'occasion du dernier triomphe des whigs, ont été si suivies, que presque toutes les affaires ont été suspendues. De toutes parts il a été envoyé des députations aux habitants de New-York, pour les féliciter de leur patriotisme. Tout ceci prouve, dit une correspondance de Philadelphie, que les systèmes des Jackson et de Van Buren sont frappés à mort, et que très-probablement nous verrons bientôt établie la vieille banque des Etats-Unis, ou quelque autre banque nationale. Le système de la sous-trésorerie, proposé dans le dernier congrès, est tout-à-fait perdu.

Le Halifax, du 6 novembre, annonce que le gouverneur sir Colin Campbell venait de donner l'ordre au 45<sup>e</sup> régiment, cantonné à New-Brunswick, de se rendre par terre dans le Bas-Canada. Le 8<sup>e</sup> régiment en garnison à Halifax ira remplacer le 45<sup>e</sup> régiment à New-Brunswick.

Le Messager contient la lettre suivante de Bayonne, à la date du 15 décembre :

« L'envoyé de M. Bardaji dans les provinces basques a déjà adressé au gouvernement de la reine deux rapports sur l'objet de sa mission. Dans le premier, il rendait compte de l'accueil qu'il avait reçu de plusieurs personnes influentes, et témoignait l'espoir de réussir dans sa négociation. Le second rapport contient la réponse faite et signée par dix-huit notables

basques, dont nous ne divulguons pas les noms pour ne pas les compromettre. Ces dix-huit notables s'engagent à coopérer puissamment à mettre un terme à la guerre civile, à expulser le prétendant et à faire reconnaître le gouvernement de la reine, à condition que les cortés, après une discussion solennelle, décréteront que les privilèges des quatre provinces seront rétablis dans toute leur intégrité, tels qu'ils étaient avant la mort de Ferdinand VII, et proclameront une amnistie pleine et entière pour tous ceux qui ont pris part à l'insurrection. Les Basques demandent aussi que la régence sanctionne au nom de sa fille, et ratifie pas serment, devant les cortés, une telle résolution législative. Moyennant ces conditions, ils promettent de faire mettre bas les armes aux provinces et de les pacifier promptement. »

COMLOT DE BOULOGNE. — Quelques journaux de l'opposition publient aujourd'hui les détails suivants sur l'arrestation du juge d'instruction de Vervins :

« Mardi dernier au soir, un personnage, monté dans une calèche élégante, descend à l'hôtel de l'Épée, à Vervins, et prie la domestique de le conduire chez le sous-préfet de l'arrondissement et le maire de la ville. Pendant la nuit, la maison qu'habite M. Jules Leproux, juge-suppléant, est cernée par la gendarmerie, et le lendemain, à sept heures du matin, l'arrestation de ce jeune homme est effectuée. Son secrétaire a été ouvert, ses papiers visités et ses matelas décosus. Rien, à ce qu'il paraît, n'a été trouvé qui pût laisser penser que M. Leproux fût complice dans quelque conspiration politique. Les recherches ont été longues, car elles ne furent terminées qu'à deux heures de l'après-midi.

C'est à cette heure seulement que M. Leproux, après avoir embrassé son père et sa mère, a pris la route de Paris, ayant à ses côtés le commissaire chargé de son arrestation et le brigadier de la gendarmerie de Vervins. Ce jeune homme, décoré de juillet, et dont le grand-père est mort sur l'échafaud pendant la révolution, était remarqué par ses habitudes paisibles et par son assiduité dans l'exercice de ses fonctions magistrales. Comme il ne s'occupait point de politique, et n'avait jamais manifesté aucun fanatisme de parti, tout repousse l'idée qu'il ait pu tremper dans des projets tels que ceux qu'on lui suppose. Il paraît que M. Leproux, dont l'âme est compatissante et bonne, a donné des secours d'argent à quelques-uns des détenus d'avril et de juin. »

ÉLECTIONS. — L'élection du deuxième arrondissement de Paris a été aujourd'hui l'objet d'une longue discussion dans le second bureau. M. Jacques Lefebvre a soutenu lui-même avec beaucoup de chaleur la validité de son élection. Il s'est élevé avec une certaine vivacité de langage contre les sentiments qui ont inspiré à ses adversaires leur protestation contre le résultat proclamé par le bureau. M. Merlin a soutenu la nomination de M. Jacques Lefebvre.

Cette nomination a été combattue avec force par M. de Vetry et par M. Lherbette. M. Vivien a appuyé la validité de l'élection de M. Jacques Lefebvre. La majorité du bureau a partagé l'opinion que M. Vivien a longuement motivée. En conséquence, M. de Vetry, qui avait été chargé d'élaborer le rapport sur l'élection du deuxième arrondissement de Paris, a déclaré alors qu'il renonçait à ce travail dont les conclusions devaient être contraires à son opinion.

M. Vivien a été nommé rapporteur. On pense que le rapport sera présenté demain à la chambre.

On nous écrit de Grasse, le 15 décembre : « Nous avons eu ici un grand nombre de candidatures transitoires. Les seules qui aient pris de la consistance et qui soient restées, sont : pour les constitutionnels, celles de M. Boulay, riche négociant du pays, et de M. Ortolan, membre du conseil général du commerce ; et pour les légitimistes, celle du fils du général Parthouneux. Dans cette circonstance, M. Ortolan, ayant reconnu qu'il avait le moins de chances de majorité, a offert de donner son désistement, afin de ne pas affaiblir par une division l'expression des suffrages constitutionnels. Il doit le déclarer lui-même et en exposer les motifs aux électeurs dans une réunion préparatoire qui aura lieu ce soir dans ce but spécial. Par cet arrangement, il est hors de doute que l'élection de M. Boulay passera au premier tour de scrutin à une très grande majorité. »

ÉLECTIONS MUNICIPALES DE PARIS. — Sont nommés candidats aux fonctions de maires et adjoints :

1<sup>er</sup> collège, MM. Marcellot, Lefort, Gabillot, Cottenet, Bellanger, Ri-

## FEUILLETON DE LA PRESSE.

### ITALIENS.

#### Lucia di Lammermoor.

Enfin, voici un opéra nouveau. Il était temps ! Si résignés et si patients que soient les habitués des Bouffes, ils commencent à être bien fatigués de l'audition des mêmes chefs-d'œuvre, chantés par les mêmes acteurs ; les *bravi* et les *brava* devenaient rares ; l'enthousiasme des dilettanti baissait considérablement ; les mascarons des peintures se tordaient les mâchoires et les portes des couloirs baillaient d'ennui ; les acteurs eux-mêmes s'endormaient en scène, excédés de dire toujours les mêmes phrases. *Lucia di Lammermoor* va réveiller un peu toute cette somnolence.

Nous nous sommes beaucoup inquiétés, pendant la représentation, de savoir pourquoi ce libretto était intitulé *Lucia di Lammermoor* ; nous avouons en toute humilité de conscience qu'il nous a été impossible de le deviner : en effet, l'on n'y retrouve rien de la fable du roman de Walter Scott, le nom de Lammermoor est la seule ressemblance. Le signor poeta Commarano aurait bien dû ne pas oublier la figure si grotesque du vieux Caleb ; toutefois, en écartant le souvenir du roman, qui vous préoccupe malgré vous à travers l'action du livret, le poème de M. Commarano ne manque pas d'effet dramatique et renferme des situations bien disposées pour la musique.

Donizetti, l'émule de Bellini, est à la tête de la nouvelle école italienne qui prétend succéder à Rossini. Sa réputation est grande par-delà les monts, c'est le maître en vogue ; ses opéras font *fanatismo* à Naples. Donizetti mérite cette faveur : il a une excessive facilité, de la sensibilité, du pathétique ; ses cantilènes sont heureuses, il excelle à grouper les voix ; son instrumentation est vigoureuse et savante, sans exagération ni pédantisme ; son style se fait remarquer par l'abondance et la limpidité : *Anna Bolena* est un des opéras les plus remarquables qui se soient faits depuis Rossini ; le Théâtre-Italien a donc bien mérité du public en montant cette nouvelle pièce.

Voici à peu près la fable imaginée par le seigneur Commarano : Lord Asthon a une sœur, Lucia di Lammermoor, qui est aimée d'Edgard de Ravenswood, l'ennemi de la famille. Le sir de Ravenswood erre comme une ombre sous les arbres du parc autour du château d'Henri Asthon, cherchant un instant favorable pour parler à sa bien-aimée. Asthon, qui n'est pas à beaucoup près aussi crédule que les choristes, ne doute pas que le *fantôme* ne soit Edgard de Ravenswood ; il fait une querelle horrible à sa sœur, et veut lui faire épouser lord Arturo, représenté par Zamboni, qui a bien le nez le moins épousable qu'on

puisse voir. La petite n'écoute pas les menaces de son grand frère, et va dans le parc au rendez-vous d'Edgard ; là, ils chantent des cavatines, échangent des anneaux, et se fiancent à la face du ciel.

A l'autre acte, Lucia, trompée par une fausse lettre, consent à épouser le déplorable nez d'Arturo ; mais au moment où le contrat se signe, Edgard se présente, accablé Lucia de sa colère, et lui reproche d'avoir trompé le ciel et un homme. Lucia s'évanouit, Edgard sort au milieu du tumulte général. Lucia devient folle et tue son mari, et le sire de Ravenswood se poignarde en entendant sonner les funérailles de Lucia. Nous omettons la scène obligée de défi entre Arturo et Edgard, le frère et l'amant.

Tamburini a chanté avec sa perfection ordinaire ; cependant les rôles bouffes, ou de *mezzo carattere*, vont mieux à son talent ; Tamburini a la mine éminemment peu dramatique. Rubini, dans la grande scène du second acte, s'est élevé jusqu'au tragique, et s'est montré aussi grand acteur que chanteur accompli.

Mme Persiani est petite ; elle a des yeux bleus dont le cristallin est très-blanc et très-large, des cheveux châtains clair chauffés sourdement de tons fauves, le front haut et le nez un peu long ; ses bras sont assez jolis et sa tournure ne manque pas de grâce ; elle est sinon belle, du moins très-convenable. Quant à sa voix, elle a une étendue, une douceur et une vibration surprenantes ; c'est une des plus merveilleuses qu'il ait été donné aux dilettanti d'entendre ; elle va sans effort jusqu'au *ré* et au *fa* aigus. La méthode de Mme Persiani est sûre, large, irréprochable. C'est la même perfection de détail, le même fini de floriture que Mme Damoreau ; à cette différence près que Mme Damoreau n'a à gouverner qu'une voix assez faible, et que Mme Persiani maîtrise et dirige avec une admirable facilité un organe d'une puissance extraordinaire. Nous croyons Mme Persiani appelée à s'asseoir très-prochainement sur le trône d'or des Grisi, des Sontag et des Malibran.

Nous ne finirons pas sans nous occuper de la mise en scène, toujours si étrange aux Italiens. Rien n'est plus burlesque que l'accoutrement des choristes, l'action se passe en Ecosse ; l'Ecosse, le pays des plaids, des tartans et des étoffes bariolées ; le costumier a été déterrer, nous ne savons où, des guenilles incroyables, plus ou moins à carreaux et d'une misère sans pareille. Les comparées, au lieu de la plume d'aigle ou d'autruche qui décore la toque du Higlandais, portent bravement de bonnes et naïves plumes de dinde, arrachées sans doute à quelque balai hors de service. Mme Persiani d'abord une robe rose à carreaux blancs bordés d'un velours noir et d'un galon d'argent, puis une robe noire à carreaux bleu de ciel. Lord Arturo est affublé d'un pourpoint écarlate semblablement à carreaux jaunes,

avec une toque d'un troubadour oïeux. Rubini n'est pas en redingotte abricot avec des agréments noirs, comme il en avait bien le droit, mais en revanche il a un vêtement d'une forme bizarre, de cette couleur que nous avons baptisée *raisin de Corinthe exorbitant*, et qui ne se voit qu'à la Galté et aux Italiens. De plus, il a d'immenses favoris naturels qui s'accroissent fort mal avec une royale et des moustaches peintes à l'encre de Chine.

Les décorations sont du célèbre Ferri. En honneur, les décorations du célèbre Ferri ne valent pas le diable ; il y a surtout un certain intérieur de palais dans le genre moyen-âge pendule avec des vitraux colorés, qui aurait le plus grand succès chez M. Comte ; le dernier, représentant un effet de clair de lune, est mieux entendu, sans cependant s'élever au-dessus du médiocre. Nous signalons à l'attention des amateurs un tableau dans la décoration du premier acte, où est figuré le combat de Jupiter contre les Titans ; on ne saurait rien imaginer de plus saugrenu. Ces décorations, toutes mauvaises qu'elles soient, ont au moins cet avantage d'être neuves, fraîches et propres, chose rare aux Italiens, théâtre fashionable par excellence, et qui est inférieur à Mme Saqui et aux Funambules pour le costume et la mise en scène. Chose encore plus rare, les chœurs ont passablement chanté.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Nous avons à signaler cette semaine la rentrée de Mme Dorus-Gras, dont l'engagement vient d'être renouvelé ; nous ne pouvons qu'applaudir à cet acte de l'administration : Mme Dorus est un sujet précieux, utile, indispensable peut-être.

Nous avons retrouvé chez elle les mêmes qualités et les mêmes imperfections : sa voix blonde n'a rien perdu de son éclat et de sa flexibilité ; mais, le plus souvent, son chant manque de distinction et de goût. Ces qualités, Mme Dorus nous paraît devoir difficilement les acquiescer, car depuis long-temps son talent est stationnaire.

Nous n'en dirons pas autant de Mlle Nau, la charmante cantatrice qui a si bien tenu le répertoire dans ces derniers temps ; elle a fait de très-remarquables progrès du jour où elle a pris l'emploi en chef de Mme Dorus, et nous espérons bien que M. Duponchel ne laissera pas dans l'ombre une actrice qui possède des qualités de chant si éminentes, que nous n'hésitons pas à lui assigner une place à côté de Mme Damoreau ; c'est la même finesse de ton, la même agilité de voix, et souvent les mêmes inspirations musicales. Aussi le public, qui rend justice à Mlle Nau, verra-t-il toujours son nom sur l'affiche comme un attrait de plus dans les ouvrages où cette jeune et belle actrice est appelée à chanter.

THÉOPHILE GAUTIER.



ban, Lebohe, Martignon, Marbeau, Hausmann, Aversene;  
2. MM. Berger, Chatelet, Mongalvy;  
3. MM. Decan, Boutron-Charlard, Leroy;  
4. MM. Tranchant, Legros, Boulanger, Buisson-Pezé, Michel, Rou-  
dier;  
5. MM. D'Hubert, Flottard, Aumont-Thierville, Thiebault aîné, Du-  
bail, Saccard-Magnier, Favre, Grelot, Ducloux;  
6. MM. Cotellet, Robillard, Grondard, Martineau, Destors, Baude-  
loque, Corbeau, Ségala jeune, Dupont, Lefebvre;  
7. MM. Moreau, Levillain, Lecoq, Gautier-Bouchard, L. Roy, Le  
Creux;  
8. MM. Bayvet, Got (Emile), Nast;  
9. MM. Locquet, Beau aîné, Barantin;  
10. MM. Tourin, Bestas-Lamézie;  
11. MM. Desgranges, Gillet, Demonts;  
12. MM. Delanneau, Boissel, Pellassy de l'Ouale, Panis.

### Chambre des Députés.

Séance du 20 décembre. — PRÉSIDENCE DE M. NOGARET (doyen d'âge).

Suite de la vérification des pouvoirs. — Discussion sur l'é-  
lection de M. Bonnefons. — Admission de ce député. —  
Discussion relative aux élections de la Marne. — Annu-  
lation par le sort de l'élection de M. de Bussièrès. — Dis-  
cussion sur l'élection de M. Marchal.

La séance, indiquée pour une heure, n'est ouverte qu'à deux heures. M.  
Nogaret, doyen d'âge, occupe le fauteuil de la présidence. MM. Chanut, de  
Champlatreux, Hortensius St-Albin et Galloz, sont au bureau des secrétaires.  
MM. Molé, Barthe, Martin (du Nord), Rosamel, Monthilvet et Salvandy  
sont au banc des ministres.

L'ordre du jour est la suite de la vérification des pouvoirs.  
M. Pagès (de l'Ariège) est admis et prête serment.  
M. le général Leydet, député des Basses-Alpes, est admis et prête serment.  
MM. Nogaret, Bernard et Etchegoyen sont successivement admis, ainsi  
que les députés de la Gironde.

Sur le rapport de M. Pérignon, M. Cunin-Gridaine, député des Ardennes,  
est admis et prête serment. M. Oger et le maréchal Clauzel, nommés dans  
d'autres collèges du même département, sont ajournés.

M. AUGUTS, autre rapporteur, fait ajourner l'admission de M. Calémard-  
Lafayette, député de la Haute-Loire. Une protestation a été présentée à la  
chambre contre l'élection de M. de la Fressange, nommé dans le même dépar-  
tement; le bureau propose néanmoins l'admission de M. de la Fressange.  
(Adopté.)

M. Salverton, autre député de la Haute-Loire, est admis.

M. FAIXHANS fait le rapport de l'élection de M. Gasparin, nommé à Mon-  
télmar (Drôme). Cette élection a donné lieu à deux observations. Au pre-  
mier tour de scrutin il s'est trouvé dans l'urne, indépendamment des billets  
pour la nomination du député, tous les billets qui y avaient été déposés la  
veille pour l'élection du président du bureau; mais il est à remarquer que le  
premier tour de scrutin a été sans résultat, puisque ce n'est qu'au second  
tour que M. Gasparin a été nommé.

La seconde observation porte sur ce qu'un individu, qui ne figurait pas  
sur la liste des électeurs, a été admis à voter. Mais ce vote est sans impor-  
tance, puisque M. Gasparin a obtenu 40 voix de majorité.

La chambre admet M. Gasparin.

MM. Lejeune, Roger et Crignon de Montigny (Loiret), sont admis.

M. Sauveur de Lachapelle, nommé dans le département des Côtes-du-Nord,  
est ajourné, faute de production de pièces.

Les députés du département de la Loire sont admis.

M. Edmond Blanc est admis.

M. NUREAU fait le rapport de l'élection de M. Tupinier, qui a été nommé  
par le collège de Rochefort (Charente). Cette élection a donné lieu à une pro-  
testation qui porte sur un assez grand nombre de points et que veut analyser  
M. le rapporteur.

Plusieurs voix : Lisez la protestation.

M. MUTEAU : Je vais vous la faire voir, mais en vérité, cela n'en vaut  
pas la peine.

M. O. BARROT : Lisez toujours. (Non, non, oui.)

M. LE PRÉSIDENT : La chambre veut-elle entendre la lecture de la pro-  
testation ? (Oui, oui.)

M. le rapporteur donne lecture de la protestation, qui signale des faits qua-  
lifiés par les signataires de manœuvres frauduleuses. Ils articulent plusieurs  
griefs; ils prétendent : 1. que plusieurs électeurs illégalement inscrits sur les  
listes ont voté; 2. qu'un électeur qui a voté à Marennes, en septembre der-  
nier, a encore voté à Rochefort en novembre; 3. que les listes n'ont pas  
été affichées, et qu'ainsi il n'y a pas eu moyen pour les électeurs de les  
faire rectifier s'il y avait lieu, ce qui a privé plusieurs électeurs de leurs droits  
électorales; 4. qu'un électeur impotent aurait été transporté dans le collège,  
en sorte que M. Tupinier, qui a écrit son bulletin, aurait ainsi voté pour  
lui-même. (Allons donc, allons donc.)

M. DUPONT (de l'Eure) : Laissez lire; si les raisons sont mauvaises, vous les  
repousserez.

M. LE RAPporteur continuant : Enfin, un officier de marine, beau-  
frère de M. le directeur des ports, aurait offert à des électeurs la somme  
énorme de quatre ou cinq cent mille francs ! Oh ! oh ! Allons donc, s'ils pou-  
vaient obtenir le désistement de M. Audry de Puyraveau. (Allons donc ! —  
On rit.)

M. DUPONT (de l'Eure) : Si la proposition a été repoussée, elle n'en a pas  
moins eu lieu. (Vive rumeur. — Assez ! assez !)

M. le rapporteur continue au milieu du bruit la lecture de la protestation  
et termine en proposant l'admission de M. Tupinier.

M. LE PRÉSIDENT : Je mets l'admission aux voix. (Il n'y a pas d'op-  
position.)

M. TUPINIER : La chambre me permettra de ne pas répondre. (Oui, oui.)

M. Tupinier est admis.

M. MAYNARD fait admettre MM. Gouilh, Bacot et Piscatory, élus dans le  
département d'Iodre-et-Loire.

Le même rapporteur rend compte d'un incident relatif à l'élection de M.  
de la Pinsonnière à Loches, et propose l'admission de ce député; cependant,  
il fait connaître deux incidents qui ont donné lieu à une protestation. Le pro-  
cès-verbal constate que, pendant quelques instants, deux scrutateurs et le se-  
crétaire sont restés seuls au bureau; cette difficulté s'est déjà présentée et la  
chambre a pensé que le secrétaire faisait partie du bureau, et qu'en consé-  
quence, la loi n'avait pas été violée, puisque trois membres du bureau ont  
toujours été présents. Le deuxième grief est tiré de ce que le scrutateur, rém-  
plissant momentanément le président, aurait, par distraction, roulé dans ses  
doigts un bulletin et l'aurait déchiré; mais s'étant aperçu de son inadvertance,  
le président adressa des excuses à l'électeur qui les accepta et vota de  
nouveau. Ce ne fut qu'une heure après que cette circonstance donna lieu à  
une protestation; le bureau a reconnu qu'il n'y avait eu dans le fait signalé  
par la protestation qu'une erreur involontaire. Il vous propose, en consé-  
quence, d'admettre M. de la Pinsonnière.

M. de la Pinsonnière est admis.

M. Dufaure est admis sur le rapport de M. Pouillet.

M. MENCHÉURAT, rapporteur : L'élection de M. Lemarrois, nommé par  
un des collèges électoraux de la Manche, a été l'objet de deux protestations;  
l'on a observé que pendant le scrutin ouvert pour la nomination du député,  
le président du bureau s'était absenté avec trois autres membres, et de plus  
que le scrutin n'avait pas été ouvert pendant six heures comme le prescrit la  
loi. Ces réclamations n'ont pas paru fondées, et le bureau m'a chargé de pro-  
poser l'admission de M. Lemarrois. — Adopté.

Les autres députés de la Manche sont admis, sauf M. Enouf qui est  
ajourné.

Le même rapporteur fait valider les élections du Lot.

M. NEILLHURAT fait le rapport sur les élections de la Marne. Il propose  
d'admettre MM. Royer-Collard et Dozon. — Adopté.

M. LE RAPporteur continue ainsi : Le collège de Reims, intra-muros, a  
été député au premier tour de scrutin M. Chaix-d'Est-Ange. M. Chaix-d'Est-  
Ange justifie des conditions d'âge et de cens; il a obtenu 365 suffrages sur  
421 votants; le nombre des électeurs inscrits était de 643. Les opérations  
sont régulières; mais avant de savoir si M. Chaix-d'Est-Ange doit être ad-  
mis, il faut qu'une difficulté commune à trois autres des personnes élues  
dans le département de la Marne soit soumise à la chambre.

M. Bussièrès a été nommé par le collège extra-muros de Reims; il a justifié  
de l'âge et du cens, et il a obtenu 206 voix sur 266 votants; les opérations sont  
encore régulières.

M. Pérignon a été nommé par le collège de Sainte-Menehould, et il a ob-  
tenu 127 voix sur 220 votants. M. Pérignon justifie de l'âge et du cens.

Enfin M. J. Perrier a été nommé par le collège d'Épernay. Il justifie des  
conditions voulues par la loi; il a obtenu 206 suffrages sur 218 votants; mais  
à la différence des trois autres candidats, M. Perrier n'a été élu qu'au second  
tour de scrutin.

La difficulté qui s'élève est celle-ci : la chambre sait que l'article 26 de la  
charte veut que la moitié au moins des députés nommés dans le département  
y soient domiciliés; elle sait aussi que la loi sur les élections veut que, si le  
nombre des députés étrangers nommés par un département excède la moitié,  
il soit tiré au sort entre les députés ainsi nommés, pour savoir celui ou ceux  
qui doivent être exclus.

Le département de la Marne avait à nommer six députés; deux des per-  
sonnes élues étaient domiciliées dans le département, ce sont MM. Dozon et  
Royer-Collard; quatre n'y sont pas domiciliés, ce sont MM. Chaix-d'Est-  
Ange, Pérignon, Perrier et de Bussièrès. Doit-on tirer au sort entre ces qua-  
tre messieurs afin de savoir celui qui doit être exclu ? Pour éviter cette né-  
cessité, il faudrait que l'exclusion soit portée de plein droit sur un seul; nous  
avons fait observer qu'un d'eux, M. J. Perrier, n'a été nommé que le 6, de-  
puis les trois autres. (Non ! non ! il faut tirer au sort !)

M. PÉRIGNON : La chambre permettra sans doute que ce tirage au sort  
ait lieu le plus tôt possible. (Où ! où ! Rumeurs diverses.)

MM. Chaix-d'Est-Ange et de Bussièrès font la même demande.

D'après les ordres de M. le président, deux urnes sont placées sur son bu-  
reau. Les noms des quatre arrondissements entre lesquels le tirage au sort  
doit avoir lieu sont déposés dans une des urnes; l'autre, contenant trois  
boules blanches et une noire. M. le président tire en même temps un bulle-  
tin et une boule, après avoir déclaré que le bulletin qui sortira avec la boule  
noire désignera l'arrondissement qui doit procéder à de nouvelles élections.  
Une assez vive agitation règne dans la salle pendant cette opération.

Le bulletin tiré de l'urne en même temps que la boule noire porte la dé-  
signation du collège électoral de Reims (extra-muros), qui a nommé M. de  
Bussièrès. (Rumeurs en divers sens.)

M. de Bussièrès, qui cessait d'être député par l'effet du tirage au sort, quitte  
sur le champ l'Assemblée.

M. LAFORTE fait le rapport de l'élection de M. Bonnefons, nommé à Au-  
rillac (Cantal). Cette élection a donné lieu à une protestation contenant de  
nombreux griefs. Les principaux sont que le président n'a pas brûlé les bul-  
létins séance tenante, que le scrutin n'a pas été clos à 3 heures comme le  
prescrit la loi, que des personnes étrangères se sont introduites dans la salle  
pendant les opérations, que la majorité a été faussée par l'adjonction de faux  
électeurs, enfin que M. Bonnefons n'a pas réuni la majorité absolue des suf-  
frages, qui était de 229 votants, puisqu'il n'a obtenu en réalité que 224 suf-  
frages, 18 des bulletins qui ont été comptés sur ses 235 portant Bonnefons  
sans désignation, et pouvant s'appliquer à M. Bonnefons de Mauriac, qui a  
obtenu une voix.

M. le rapporteur ne s'attache pas aux quatre premiers moyens de nullité,  
qui lui paraissent sans conséquence; il reconnaît que le dernier présente plus  
de gravité. Mais c'est ici une question de bonne foi; il est évident que les  
dix-huit électeurs contestés, en donnant leur voix à M. Bonnefons, ont eu  
l'intention de la donner à M. Bonnefons d'Aurillac, député sortant. Pareille  
chose, du reste, est arrivée aux dernières élections, et la chambre a statué  
dans le sens favorable à l'élection de M. Bonnefons.

M. le rapporteur termine en proposant l'admission.

M. GLAIS-BIZOIN : Je demande la parole. A mon avis... (A la tribune !  
à la tribune !)

M. DUPIN : Montez à la tribune.

M. GLAIS-BIZOIN : Je n'ai qu'un mot à dire. (A la tribune.)

M. DUPIN : Montez à la tribune, ou renoncez à votre observation.

M. O. BARROT : Laissez donc parler l'orateur sur l'élection.

M. GLAIS-BIZOIN : Je dois avertir la chambre que dans le bureau on n'a  
pas passé aussi légèrement sur l'observation qui nous occupe : la section char-  
gée de l'examen de l'élection avait été d'un avis contraire au rapport qui vous  
a été soumis; elle demandait l'annulation de l'élection.

M. le rapporteur aurait pu vous faire connaître que le procès-verbal est  
d'accord avec la protestation sur ce point que M. Bonnefons n'a pas obtenu la  
majorité légale; la protestation et le procès-verbal déclarent que M. Bonne-  
fons n'a été proclamé que provisoirement, et que la chambre jugerait s'il était  
légalement élu.

Comment s'est formée la majorité attribuée à M. Bonnefons ? M. Bonne-  
fons, sur 428 votants, a obtenu 216 suffrages avec désignation, suffisante, 6  
avec des qualifications que M. Bonnefons a cru pouvoir accepter, et il fallait  
de la bonne volonté pour cela. (Rumeurs.) Dix-huit suffrages lui ont été com-  
ptés, bien qu'ils ne fussent accompagnés d'aucune qualification; enfin, un dix-  
neuvième bulletin a été donné à M. Bonnefons de Mauriac, homme notable  
et éligible; il est donc fort possible que les électeurs aient cru que 19 ou même  
vingt suffrages étaient destinés à cet homme honorable. Je pense donc  
que la chambre devrait adopter les conclusions de la section du bureau et an-  
nuler l'élection; les électeurs jugeraient ainsi la difficulté. (Rumeurs.)

M. LAFORTE, rapporteur : Il est vrai que le procès-verbal constate que  
M. Bonnefons n'a été proclamé que provisoirement; mais c'est ici une ques-  
tion de bonne foi. La chambre aura à décider si les suffrages contestés peu-  
vent s'appliquer à un autre que M. Bonnefons. (Violentes rumeurs.)

MM. O. BARROT et TESTE parlent au milieu du bruit.

M. LE PRÉSIDENT met aux voix l'admission.

L'admission est prononcée à une grande majorité.

Les députés de la Lozère, Lot-et-Garonne et de Maine-et-Loire sont admis,  
moins M. de Marcombe, qui est ajourné.

M. DOVAL de FRAYVILLE fait admettre MM. Moreau, de Lacoste, de  
Vatry et Croissant, députés de la Meurthe, et ajourner M. Boulay, pour jus-  
tification de titres.

M. le rapporteur rend ensuite compte de l'élection de M. Marchal, nommé  
à Sarrebourg. Cette élection a soulevé une protestation fondée sur ce qu'un  
individu, Belge d'origine et qui n'est pas naturalisé français, a été néanmoins  
admis à voter. Cette circonstance est d'autant plus remarquable, que M.  
Marchal n'a été nommé qu'à la majorité d'une voix.

Le bureau n'a pas pensé que la chambre pût s'immiscer dans les questions  
qui concernent les inscriptions sur la liste électorale, le principe de la per-  
manence de ces listes offrant des garanties suffisantes de régularité. Il pro-  
pose, en conséquence, l'admission de Marchal. (Bruit.)

M. JAUBERT combat les conclusions de la commission. La chambre, dit-  
il, est toujours libre de vérifier si un individu qui a été admis à voter avait  
ou non qualité d'électeur. Le sieur Van-Det, qui a pris part aux opérations  
du collège électoral de Sarrebourg, a donc émis un vote qui doit rester sans  
effet. Si, comme le porte la protestation, cet individu n'avait pas qualité de  
Français, j'invoquerais à cet égard l'opinion du récipiendaire lui-même. (Hi-  
larité.)

En 1828, M. Dankowitz avait été nommé dans le département de la Meur-  
the, à la majorité d'une voix seulement. Une réclamation analogue à celle sur  
laquelle nous avons à statuer se présente. On prétendit qu'un électeur  
avait voté sans qualité; M. Marchal déclara à la tribune qu'il pensait que la  
chambre devait constater ce fait et annuler l'élection, ce qui eut lieu en effet.

Il y a dans cette question et celle qui nous occupe parfaite analogie, et  
nous avons le droit de rechercher si le sieur Van-Det pouvait voter et avait  
qualité de Français. Pour moi, je ne le pense pas.

L'orateur développe cette dernière opinion. Rien ne constate, selon lui, la  
possession d'état du sieur Van-Det; et dernièrement encore le fils de cet in-  
dividu s'est prévalu devant le conseil de révision de sa qualité d'étranger. Le  
père est donc à plus forte raison étranger. On voit que ces messieurs sont  
Français ou étrangers, suivant les circonstances. Vous vous rappelez la fable :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes... » (On rit.)

La chambre doit, dit en terminant M. Jaubert, prononcer l'ajournement  
pour donner à M. Marchal le temps de prouver si le sieur Van-Det avait la  
qualité de Français. (Non ! non ! Si ! si !)

M. MARCHAL cherche à établir que l'électeur dont on conteste le suffrage  
avait qualité de Français. Il fait observer que cet individu est établi en  
France depuis 1791, et est devenu citoyen français par le bénéfice de la loi de  
95. Si je n'étais bien convaincu de ce que j'avance, dit M. Marchal, je me re-  
tirerais; mais ce n'est point ici le cas, d'autant plus que le sieur Van-Det  
n'ayant pas voté pour moi, j'aurais toujours la majorité, quelque décision que  
prenne la chambre à cet égard. (Non ! non ! Si ! si !)

M. JAUBERT persiste dans ses premières observations. Il pense que M.  
Marchal doit établir le droit de voter de l'électeur contesté, et propose de  
nouveau l'ajournement.

L'ajournement est rejeté. M. Marchal est admis.

La chambre valide successivement et sans contestation les élections de la  
Haute-Marne, d'Ille-et-Vilaine, de la Mayenne, de la Nièvre, de l'Oise, de  
l'Orne, du Bas-Rhin, des Basses-Pyrénées, des Pyrénées-Orientales, du  
Rhône, de la Sarthe, de la Seine, de la Seine-Inférieure et des Deux-Sèvres.

MM. les rapporteurs réservent les élections contestées.

A six heures la séance est levée.

Ordre du jour du jeudi 21 décembre. — A midi, réunion dans les bureaux;  
suite de l'examen des pouvoirs. — A deux heures, séance publique; suite de  
la vérification des pouvoirs.

### CONSEILS GÉNÉRAUX

DE L'AGRICULTURE DU COMMERCE ET DES MANUFACTURES.

Conseils réunis. — Séance du 19 décembre.

#### PRÉSIDENCE DU MINISTRE.

MM. Vincens, David et Boulay (de la Meurthe), commissaires du gouver-  
nement, assistent à la séance.

La séance est ouverte à midi.

M. le ministre propose au conseil de se réunir à l'avenir deux fois par se-  
maine, à huit heures précises du soir, et il indique une réunion pour ven-  
dredi prochain.

M. le ministre croit devoir proposer, dans l'intérêt des délibérations qui  
s'ouvriront, une série de questions qui devront être traitées dans l'ordre  
suivant :

1. Le tarif du bétail a-t-il contribué aux progrès de l'agriculture, ou a-t-il  
au moins défendu ses produits contre une dépréciation de valeur qui aurait  
fait restreindre l'élevage des bestiaux ?

2. Quel a été son effet sur la consommation générale du pays, et en parti-  
culier sur la consommation des départements limitrophes de l'étranger ?

3. L'usage de la viande s'accroît-il en France depuis 15 ans ?

4. S'il diminue dans les villes, augmente-t-il dans les campagnes; et en  
quelles proportions ?

5. A quelles autres causes que le tarif des douanes peut-on attribuer le cours  
actuel de la consommation ?

6. Le fait et les causes de la consommation étant constatés ou appréciés,  
y a-t-il lieu de modifier le tarif du bétail ?

7. Dans quel sens ?

8. Dans le cas où l'on inclinait vers le maintien du tarif actuel, ne serait-  
il pas utile de changer son mode d'application, c'est-à-dire de proportionner  
la taxe à la quantité de viande sur pied réellement importée, en l'établissant  
au poids ?

9. Si cette question est décidée par l'affirmative, on demandera :

10. Quel est le poids moyen de chaque espèce de bétail qu'il faut adopter  
pour le rendre passible du droit fixe que l'on aurait en vue, et qui s'élèverait  
ou s'abaisserait dans l'application, suivant que le poids du bétail importé  
serait au-dessus ou au-dessous de la moyenne convenue ?

11. Quelle serait la quotité du droit à établir par kilogramme ?

12. Cette quotité serait-elle la même pour les races bovine, ovine et au-  
tres ?

13. Feraient-elles une distinction entre le bétail gras et le bétail maigre ?

14. Distinguerait-on, du moins pour la race bovine, les mâles des femel-  
les, soit dans l'intérêt de la reproduction, soit à cause de la différence des va-  
leurs ?

15. Assignerait-on, comme l'avait fait le projet de loi du 5 février 1854,  
un maximum à la quotité du droit qui peut résulter par tête de bétail de la  
taxe fixée au poids ?

16. Les motifs qui déterminaient le gouvernement et les chambres à pren-  
dre pour base de la perception sur le bétail le poids plutôt que le nombre,  
n'auraient-ils pas plus de force encore pour obliger le changement des tarifs  
d'octroi, tant dans l'intérêt de l'agriculture que dans l'intérêt de la consom-  
mation des villes ?

17. La perception au poids offre-t-elle des difficultés ?

18. Par quel moyen peut-on les vaincre ?

M. LEGENTIL recherche si la protection accordée à remplir le but désiré;  
c'est-à-dire si les produits sont plus abondants, meilleurs et à meilleur mar-  
ché. Quant à l'abondance, il voit sur les bœufs, de 1810 à 1855, une aug-  
mentation de 4 3/4 pour 100, tandis que l'accroissement de la population est  
de 15 1/2 pour 100.

D'après les relevés de Chaptal et de Lavoisier, la consommation est moind-  
re aujourd'hui qu'en 1819 et qu'en 1789; d'où il faut conclure que l'agri-  
culture n'a pas marché.

La consommation des viandes les plus salubres va en diminuant; celle du  
porc, au contraire, va en augmentant; ce qui est un malheur non-seulement  
pour l'ouvrier, mais aussi pour l'industriel qui l'occupe, car il a été prouvé  
par des expériences faites chez MM. Manby et Wilson que l'homme travail-  
lait beaucoup plus alors qu'il était mieux nourri.

D'ailleurs, l'agriculture nous donne aujourd'hui des animaux de qualité  
inférieure... Il est prouvé que les bœufs et les moutons pèsent moins qu'au-  
trefois.

Dans l'empire romain, c'était une maxime que d'accorder à chaque citoyen  
la nourriture, le toit et le vêtement. Le vêtement, grâce au progrès de l'in-  
dustrie, laisse peu à désirer; mais la nourriture est insuffisante. Les vête-  
ments ont beaucoup baissé de prix; les aliments ont augmenté.

L'orateur insiste sur ce que l'agriculture française ne produit pas assez  
de bétail. Il émet le vœu qu'une loi détermine un maximum, limite que les  
droits d'octroi combinés avec le tarif ne puissent jamais dépasser. Il demande  
que le tarif soit abaissé et surtout qu'il se perçoive non plus par tête de bé-  
tail, mais suivant le poids.

M. DARBLAY prend vivement la défense de l'agriculture. Il montre com-  
ment c'est la branche la plus importante de l'industrie nationale, et combien  
il serait injuste de sacrifier les 25 millions d'habitants des campagnes aux 9  
millions d'habitants des villes.

M. FULCHIRON s'attache, en réponse à M. Darblay, à faire ressortir l'im-  
portance des grands centres de production. Il ne demande pas la suppression  
du tarif, il sait quels ménagements sont dus à l'agriculture, et quels engage-  
ments ont été pris envers elle; mais il réclame au moins la fixation du droit au  
poids. L'abaissement du tarif, suivant M. Fulchiron, ne portera aucun  
préjudice aux pays qui alimentent nos centres de production; et l'on sait que  
les bœufs étrangers ne vont pas au-delà de Reims.

Si l'on objecte que les droits protecteurs dont jouit l'industrie sont quelque-  
fois trop élevés, et qu'il y a lieu de remarquer qu'ils sont les mêmes dans le mode  
d'évaluation, ce qui n'existe pas pour le bétail, puisque le droit se perçoit  
par tête et non par valeur. Cette inégalité, déjà si sensible, le deviendra de  
plus en plus par suite de la division des grandes propriétés, les seules, par  
exemple, où se fasse l'éducation des moutons.

En terminant, M. Fulchiron insiste pour que les intérêts des grandes villes  
soient pris en considération; il cite Lyon, où l'octroi a perçu 80,000 fr. de  
moins sur les bestiaux, et demande que le droit soit fixé à 7 c. par kilo-  
gramme.

M. SAGLIO appuie la demande du préopinant, et affirme, en réponse à M.  
Darblay, que les habitants des campagnes, dans le Haut-Rhin, ne se nourris-  
sent que de vaches; quant à la prétendue irritation des esprits dont on a ar-  
gué, c'est un motif de plus d'abaisser le tarif.

La discussion est renvoyée à demain, à huit heures du soir.

### Tribunaux.

MM. Dornès et Lebreton, ayant interjeté appel du jugement rendu par  
la 6<sup>e</sup> chambre (police correctionnelle), qui les condamnait, pour diffamation, à  
500 fr. d'amende et à 3,000 fr. de dommages-intérêts envers M. Emile de  
Girardin, directeur-gérant du journal la Presse, l'affaire a été appelée ce ma-  
tin à la chambre des appels de police correctionnelle. M. Marie, défenseur  
de MM. Dornès et Lebreton, étant indisposé, l'affaire a été renvoyée à hui-  
taine.

VOL DE NUIT. — Le sieur Charron, artiste peintre, rentrait chez lui dans  
la nuit du 24 mai dernier, vers une heure du matin. Il était déjà en face de  
la porte de sa maison, quai Napoléon, 19, lorsqu'il se sentit tout à coup saisi à  
bras-le-corps par un individu. Au même instant, deux autres se jetèrent sur  
lui; l'un lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de crier, tandis que  
l'autre le fouailla. On lui déchira la poche de son gilet et on lui vola sa montre  
et son argent. Les cris étouffés de M. Charron éveillèrent un des locataires,  
qui ouvrit sa fenêtre. A ce bruit, l'un des voleurs s'écria : « Dépêchons-  
nous, c'est-il fait ? » Un autre répondit : « Oui, j'ai la toquante et le heurre »  
(la montre et l'argent); puis ils prirent la fuite. Morand, c'était l'un des vo-  
leurs, n'eut rien de plus pressé que de conter ce qu'il appelle une bonne  
affaire au nommé Dubrecon, qu'il rencontrait chez un marchand de vins; ce-  
lui-ci, qui n'était autre chose qu'un indicateur, se laissa prier la goutte, puis  
alla tout droit à la Préfecture de police dénoncer Morand. Malgré les indica-  
tions qui furent données, on ne put se mettre sur la trace des objets volés,  
mais Morand fut arrêté. Confronté avec le sieur Charron, celui-ci le reconnut  
de la manière la plus affirmative.

Une nouvelle confrontation eut lieu devant le juge d'instruction, mais  
cette fois M. Charron ne reconnut pas dans l'homme qui lui fut présenté le  
prévenu Morand. Il y avait eu substitution de personne. Le prétendu Mo-  
rand avoua à la fin qu'il venait d'être condamné à la police correctionnelle, et  
que se trouvant à la Souricière avec Morand, celui-ci lui avait dit : « Si tu  
étais un bon enfant, tu monterais à ma place, ça fait qu'on ne me reconnai-  
trait pas. » Morand, dans l'instruction comme à l'audience, s'est enfermé



dans un système de dégradation. Assez mal défendu par ses antécédents judiciaires, l'accusé, déclaré coupable de vol commis la nuit, de complicité et à l'aide de la violence, a été condamné par la cour d'assises (deuxième section), à six ans de travaux forcés.

**VAGABONDAGE.** — Voici un vagabond de nouvelle espèce. Ce n'est pas de ces êtres misérables et souffreteux, pauvres crétiens, littérateurs de fortune, égarés par le char de l'aveugle déesse, n'ayant le plus souvent d'autre tort envers la société que d'avoir faim, bien faim, et de n'avoir pas de quoi manger. C'est un vagabond par état, par goût, par vocation; un Bohémien né en France, un être libre, à l'état primitif, comprenant la dignité de l'enfant de Paris, qui, ayant dîné (par hasard), marche par les rues dans la force et dans sa liberté, fait résonner du talon de sa botte (quand il en a) le pavé du roi, en disant : « Je suis chez moi, tout cela est à moi, vive la joie ! » A l'appel de son nom, Moreau se lève avec une aisance qui n'est pas sans grâce, fait un demi-salut qui sent son homme éduqué, sourit à l'auditoire, au tribunal, salue encore, et répond : « Présent ! »

D. Votre état ? — R. Artiste, M. le président ! comédien !

D. Comment ! vous êtes comédien ! A quel théâtre ? — R. Quand je dis comédien, quand je dis acteur, entendons-nous, s'il vous plaît. J'étais au service d'un comédien, d'un acteur, d'un artiste ambulant.

D. Dans quel endroit exerçiez-vous cette profession ? — R. Partout et nulle part ; où va l'idée, le vent, la proposition. Tantôt figurant d'emploi, comédien, souvent seul pour tout faire... allant toujours... La perruque de filasse... la queue rouge... et l'improvisation... les postiches... Pauvre monde, bon an mal an ! Après nous la fin du monde.

D. Où avez-vous travaillé en dernier lieu ? — R. J'ai quitté M. Cavalier, mon dernier chef, à Rouen, où il a été assez fortuné pour se lancer à travailler dans le grand. Quant à moi, je n'ai pas d'ambition. Je me restreins à gagner le boire, le manger, le coucher, les trois nécessités impérieuses de cette vie humaine. Or, donc, je me suis logé à M. le Riche, inventeur du célèbre Cosmorama, connu de tout un chacun qui possède des connaissances et vingt sous pour l'arrêter sans être capitaliste. C'est moi, M. le président, qui ai fait l'admiration des amateurs à la fête des Loges. En sortant de chez M. le Riche, j'étais sous une marionnette, à Saint-Denis.

D. Avez-vous un domicile ? — R. Je logeais au théâtre... c'est-à-dire dans la baraque à porichiette. Inutile, désormais d'avoir un autre domicile. Assez connu, je m'en fette, je vins de St-Denis à Paris, et sur ma réputation, je fus incontinent engagé pour faire le pitre sur les boulevards, avec un professeur, démonstrateur, expérimentateur de physique amusante et récréatrice avec accompagnement de machine électrique. Aussi vint dans la négronomie, que, dans les frictions galvaniques, électro-vitreuses ou résineuses, j'ai vécu la quelque temps sans inquiétude, assez heureux moyennant 1 fr. 75 c. par jour, sauf les bouteilles de Leyde qu'il me fallait vider, sorte de consommation qui influe sur les nerfs, comme vous savez, sans jamais monter à la tête ou satisfaire en quoi que ce soit l'estomac.

D. Voici long-temps que vous êtes sans profession ni moyens d'existence ? — R. Le fait est exact, et c'est, je dois le dire, conformément aux prédictions de mon patron, que me voici arrêté sous la prévention de vagabondage. Mais en bonne conscience, le génie comique est-il astreint à un asile fétif et permanent ? Le génie, messieurs, le génie du Vivarais en Normandie, de la Provence au ciel bleu de l'Alsace, patrie de la bonne choucroute. Je loge d'une manière conforme à mon état. Artiste en plein vent, je loge en plein air, content du présent, plein d'espoir dans l'avenir. Le talent prendra sa place un jour ; son essor ne peut se faire entendre. En attendant, la franchise de mon caractère m'oblige à vous avouer que je n'ai pas d'asile.

Le pauvre Moreau est condamné à deux mois d'emprisonnement.

« Bravo ! dit-il, c'est un gîte pour le mauvais temps ! Viennent les beaux jours... le soleil brille pour tout le monde. »

Faits divers.

**LL. AA. RR. M.** le duc et Mme la duchesse d'Orléans ont honoré, ce matin, de leur visite, les beaux salons d'Alphonse Giroux et Cie, rue du Col-St-Honoré, où elles ont fait de nombreuses acquisitions.

— Une dame Cousin, demeurant rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, en rentrant dans sa chambre où elle avait laissé seul son jeune enfant, âgé de sept ans, l'a trouvé à demi-consumé. Le malheureux, dont les vêtements avaient pris feu à la flamme d'un poêle, avait péri sans pouvoir appeler à son secours.

— Un bateau à vapeur en fer, appelé l'*Egyptien*, fut construit, il y a quelques mois à Liverpool, pour le compte du pacha d'Egypte. On prétendait à cette époque qu'il serait impossible de conduire ce navire au moyen de la boussole, parce que la matière servant à sa construction ferait dévier l'aiguille aimantée. Néanmoins, l'*Egyptien* est arrivé sans obstacle et directement à Alexandrie. L'extrait suivant de son livre de bord est assez intéressant : « Pendant le voyage de Liverpool en Egypte, je ne me suis pas aperçu que la boussole placée sur le pont ait été affectée par le fer qui compose le navire. Je n'éprouvai pas la moindre difficulté à le gouverner. J'ai fait ensuite deux voyages à Candie et retour. Dans une de ces traversées, nous essayâmes une forte raffale au nord-ouest, contre laquelle nous fîmes cinq nœuds à l'heure. Il paraissait d'après cela que si la boussole était entièrement entourée de fer et ainsi également attirée dans toutes les directions, sa polarité n'en serait pas plus affectée que s'il n'existait aucune parcelle de ce métal auprès d'elle. Le résultat du voyage de l'*Egyptien* a complètement résolu la question de la possibilité de tenter des voyages sur mer au moyen de navires en fer. »

— Le Russe qui a commis à Marseille un assassinat sur la personne du matelot anglais Roberts a été arrêté par les soins du commissaire central de police. M. le consul de Russie a présidé lui-même à cette arrestation, qui a eu lieu sur le brick la *Josephine*, le meurtrier, né en Finlande, est âgé de vingt-huit ans et se nomme Samuel Hirlander. Quand on l'a arrêté, on l'a trouvé travaillant paisiblement à bord de son navire.

— Vidocq a déposé entre les mains de M. le procureur du roi une nouvelle plainte en abus de pouvoir contre M. le préfet de police et les commissaires membres de la commission d'enquête.

— En sortant du parquet, Vidocq parlait avec beaucoup de vivacité de l'intention qu'il était de suivre, disait-il, cette affaire d'abus de pouvoir, et il montrait aux personnes qui l'entouraient une lettre de son avocat conçue en ces termes : « Je voudrais ne refuser mon ministère à aucun de ceux à qui il peut être utile ; cependant, je vous déclare avec franchise que vous ne m'inspirez pas assez d'intérêt pour que je consente à vous défendre gratuitement. »

— D'un autre côté, vous comprendrez qu'un avocat ne doit pas recevoir d'honoraires de Vidocq.

— Je ne vois donc pas moyen de concilier votre désir avec mes scrupules, à moins qu'il ne vous convienne de porter aux Sœurs de saint Vincent de Paul une somme de 1,000 fr., à laquelle je fixe ce qui me serait dû, si j'acceptais votre cause.

— A cette condition, et à cette condition seulement, vous pourriez compter sur mon zèle. Ce serait une bonne œuvre dont vous auriez tout le mérite. »

On nous communique la réponse de Vidocq :

« Monsieur,

Je vous ai choisi pour me défendre, parce que vous êtes un des avocats qui ont attaqué les actes de mon administration avec le plus de fermeté. Je ne m'en suis souvenu que pour vous prier de m'accorder votre appui, car j'ai désiré trouver dans mon avocat mon premier juge et le juge le plus sévère, c'est assez vous dire que je ne crains rien. J'accepte, Monsieur, la condition que vous m'imposez.

« Vous m'avez qu'à ordonner, les mille francs seront remis aux jour, heure et minute que vous aurez fixés. J'aurai l'honneur de me rendre chez vous, si vous le permettez, entre trois et cinq heures : votre secrétaire m'a dit que c'était le moment où vous étiez visible.

« Agréé, etc. »

Conformément à cette lettre, Vidocq a rapporté à son défenseur la quittance suivante :

« Reçu de Monsieur... la somme de mille francs pour être distribuée aux pauvres. »

« Paris, ce 15 décembre 1827. Pour ma sœur Boulet, supérieure des sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. »

Vidocq a été arrêté hier à son domicile, rue Neuve-St-Eustache, 59. Non pas en vertu d'un ordre du préfet de police, mais sur mandat d'un juge d'instruction, M. Fleury. Ce mandat qualifie d'escroquerie la prévention sous laquelle il place Vidocq.

— Une grande fermentation règne dans les Etats-Unis, par suite du massacre du révérend M. Love Joy, par la populace d'Alton, dans l'Illinois. Ce malheureux événement est dû à l'animosité qui règne dans presque tous les Etats à l'égard de l'émancipation des nègres. M. Love Joy avait voulu rétablir à Alton un journal favorable à l'abolition, sous le titre de *The Observer*. La populace s'est portée en masse contre les presses de ce nouveau journal, elle a mis le feu à la maison. Un des assaillants a été tué par les personnes qui défendaient la maison, et M. Love Joy a été tué. Les pres-

ses brisées, malgré l'intervention de la police trop faible, ont le Mississippi.

— Une succession considérable et qui, sans y comprendre les capitaux, s'élève à plus de trente-cinq millions de propriétés foncières dont quelques-unes sont situées sur le boulevard des Italiens à Paris, était tombée en déshérence à la suite de la mort de Gabriel-Olivier-Benoît Dumas, décédé le 24 mai 1777. Le domaine public, à défaut d'héritiers connus, s'était emparé de ce riche héritage : aujourd'hui des ayants-droit se présentent ; la prescription a été, disant-ils, interrompue par des mineurs, et en effet, un sieur Graviillon de Marnaut, l'un des co-héritiers, est parvenu après de longues et pénibles recherches qui datent de plus de dix ans, à triompher de toutes les difficultés dont cette affaire était hérissée. Il établit, au moyen d'actes authentiques, sa filiation et celle des co-héritiers qui sont très-nombreux et, pour la plupart, dans un état voisin de la misère. Il justifie de ses droits par des titres qui paraissent irrécusables, et il demande à être mis en possession de l'héritage du sieur Dumas, son cousin, dont le frère a été gouverneur de Pondichéry en 1754. Cette importante affaire va être incessamment portée devant les tribunaux.

— Des travaux considérables avaient été entrepris pour construire une nouvelle entrée à l'Ecole Polytechnique ; l'activité avec laquelle ils ont été poussés a promptement fait terminer cette construction, et aujourd'hui la façade de la nouvelle entrée est entièrement achevée et dégagée de tout échafaudage. Une grande arcade cintrée, ayant deux petites portes parallèles pour le service, s'ouvre sur la place de la montagne Sainte-Geneviève. Les tympans de la grande arcade représentent l'aigle d'une part, de l'autre l'oiseau de Minerve, encadrés dans des couronnes de chêne et de lauriers entrelacées de palmes. Au milieu du cintre est placée une petite statuette de Minerve délicatement travaillée. Sous la corniche on lit l'inscription : « Ecole royale Polytechnique. » L'attique qui domine cette construction est ornée de cinq portails des fondateurs ou des plus illustres professeurs de cette Ecole.

**AVIS.** — MM. les anciens élèves du lycée Napoléon et du collège Henri IV sont prévenus que leur banquet annuel aura lieu le 26 décembre courant. La réunion devant être très-nombreuse, MM. les élèves sont priés de s'inscrire, sans retard, chez M. Huillier, notaire, rue du Mail, 15.

**AVIS.** — Deux dispositions finales du budget de 1838 vont recevoir leur exécution au 1<sup>er</sup> janvier prochain : « Art. 4. A dater du 1<sup>er</sup> janvier 1838, il sera ajouté trois centimes additionnels au principal de la contribution des patentes, pour tenir lieu du droit de timbre des livres de commerce, qui en seront alors affranchis. Aucune partie de ces centimes additionnels n'entrera dans le calcul de la portion du droit de patente qui est attribuée aux communes. »

« Art. 11. Dans les lieux où il existe des voitures publiques, toute personne autre qu'un entrepreneur de voitures publiques qui voudra mettre accidentellement une voiture en circulation, à prix d'argent, sera admise à en faire, chaque fois, la déclaration au bureau de la régie, et tenue de se munir d'un laissez-passer, lequel énoncera l'espèce de voiture, le nombre des places et le nom du conducteur. »

Il sera perçu, au moment de la déclaration, un droit de quinze centimes par place, par jour. »

Variétés.

JOURNAL D'UN INCONNU (1).

CHAPITRE CINQUIÈME.

Hélène.

Je n'ai d'autre but, en me rappelant ces souvenirs d'autrefois, que de me considérer inexorablement de dehors en dedans, si cela se peut dire ; d'assister en spectateur froid et désintéressé aux scènes de ma pensée intime, d'assister à la lutte de mes instincts, bons ou mauvais, et de ne en repudier aucun, tel bas et misérable qu'il soit. Je suis assuré de n'être ni meilleur ni plus mauvais que le commun des autres hommes ; ce qui me donne l'espèce de courage de tout m'avouer à moi-même est la conviction où je suis, que si le plus grand nombre se posaient les mêmes questions que je me suis posées, et y répondaient franchement, leurs solutions seraient très-souvent les miennes.

Je reviens à la mort de mon père ; ma douleur fut profonde, mais ce sentiment ne fut pas celui qui domina en moi : ce fut d'abord une terreur stupéfiante de me voir, à vingt-deux ans, absolument libre et maître d'une fortune considérable. Puis j'éprouvai aussi un sentiment d'angoisse inexplicable en songeant qu'après des années sans aucun appui naturel ; erreurs ou sagesse, vice ou vertu, gloire ou obscurité, ma vie ne devait plus émuvoir personne ; d'ailleurs, l'existence excentrique de mon père l'avait, depuis si long-temps isolé de toute société, que j'avais même à entrer presque étranger dans le monde, que mon nom m'appelait à voir ; l'avenir me semblait alors un désert immense, sillonné de mille sentiers divers ; mais aucun souvenir, aucun intérêt, aucun patronage de famille ou de caste ne me désignait ma route.

Comme tous jours, grâce à la marche du temps, cette impression devait se modifier, puis se contrarier radicalement ; mais la transition fut longue. Plus tard, cette sorte de terreur se mêla d'une nuance d'orgueil ; alors que je songeai que les grands domaines de notre maison m'appartenaient, et si le fardeau de les régir me paraissait lourd, cet embarras avait en soi-même sa compensation. Très-jeune, j'avais déjà machinalement l'habitude de me regarder pour ainsi dire penser ; aussi, lorsque je vis ma sombre douleur et mon profond abattement se colorer de ces premières lueurs de personnalité, je frémis et je me rappelai ces mots terribles de mon père mourant : « Vous êtes généreux et bon ; vous m'aimez tendrement ; et cependant, plus ou moins de temps après ma mort, vous en viendrez à me moins regretter, puis à vous consoler absolument et à m'oublier tout-à-fait. »

On raconte plusieurs exemples de gens auxquels on avait prêté une fin tragique et prématurée, et qui, poussés par une inexplicable fatalité, se chargeaient eux-mêmes de réaliser ces fatales prédictions. Il en est, je crois, de même, de certaines idées qui vous sont odieuses, contre lesquelles vous vous débâtez en vain, et auxquelles vous finissez pourtant par obéir ; il en fut ainsi de la prédiction de mon père : je la combattis long-temps et j'y céda.

Mais cette lutte fut certainement un des plus douloureux instans de ma vie ; reconnaître peu à peu l'effroyable vanité de nos regrets, expérimenter si cruellement cette formidable vulgarité que les sentimens les plus profondément enracinés dans le cœur par la nature s'éteignent, se flétrissent, meurent et s'effacent sous le souffle glacé du temps ; toutes ces pensées enfin me déchiraient l'âme ; je me maudissais, et pourtant je me sentais souvent si navré de ne pouvoir éprouver autrement, que ça et là j'avais quelques lueurs de consolation.

C'était pendant le mois de janvier, car j'avais passé l'hiver à Servat avec ma tante et Hélène. Tous les matins je montais à cheval, et j'allais me promener dans la forêt pendant trois ou quatre heures ; ce temps gris, sombre et brumeux me plaisait ; ces immenses allées, semées de feuilles mortes, ou couvertes de neige que le vent enlevait en tourbillons rapides, avait un aspect triste qui cadrait avec mes pensées. Laisant flotter les rênes sur le col de mon cheval, j'allais ainsi, rêveur, songeant à peine à l'avenir, à la direction que je voulais suivre ; ne faisant aucun projet, car j'étais encore trop étourdi de la position où je me trouvais ; j'avais si long-temps vécu sous l'en-

tière dépendance de mon père, n'ayant de volonté que la sienne, de projets que les siens, en voyage même, cette volonté représentée par celle de mon précepteur, m'avait toujours si incessamment suivi, que l'absolue et entière liberté où je me trouvais m'accablait, je le répète, et m'effrayait à la fois.

Après mes longues promenades, je rentrais, je trouvais Hélène et sa mère qui m'attendaient ; nous causions de mon père, et ma tante m'engageait à surmonter ma répugnance à m'occuper de mes affaires, mais ces détails me rappelaient trop cruellement les entretiens que j'avais eus avec mon père à ce sujet : je ne pus m'y résoudre encore, et je chargeai mon précepteur de ces soins.

Trois mois après, mes angoisses avaient beaucoup perdu de leur amertume ; je commençai pour ainsi dire à me reconnaître et à regarder autour de moi ; mes idées devinrent plus nettes, plus arrêtées, sur la manière dont je devais user de ma liberté. Cette liberté m'inquiétait encore, mais ne m'épouvantait plus ; la direction de la pensée n'échappe pas toujours aux influences extérieures et purement physiques ; je l'éprouvai alors. Le printemps approchait, et on eût dit qu'avec le noir hiver devait passer la première acréte de ma douleur, et que de vagues projets, de douces espérances d'avenir devaient naître en moi avec la riantte feuillaison du mois de mai. Nous étions vers le milieu d'avril ; depuis la mort de mon père, je n'avais pu me résoudre à aller au cimetière du village, où s'élevait le monument funéraire de notre famille, tant je redoutais la cruelle impression que je devais ressentir ; un jour je maudissais ma faiblesse, lorsqu'Hélène me dit : « Ayez donc plus de courage, Arthur ; venez, je vous accompagnerai. »

La mère d'Hélène étant souffrante, ne put venir avec nous, nous y allâmes seuls ; mon émotion était si violente, que je tremblais ; je pouvais à peine me soutenir. Hélène, peut-être aussi émue que moi, le paraissait moins ; aussi, en arrivant sous le péristyle du tombeau, je m'évanouis. — Quand je repris mes sens, je vis Hélène agenouillée près de moi ; je sentis ses larmes m'inonder les joues ; car de ses deux mains elle soutenait ma tête ; pour la première fois, enfin, chose étrange ! malgré la sainteté du lieu, malgré les déchirantes pensées qui me devaient accabler, pour la première fois je fus frappé de la beauté d'Hélène. Puis cette sensation passa rapide comme un songe ; je revins à des idées d'une profonde tristesse, je pleurai beaucoup, puis nous revînmes au château.

Depuis, j'allais avec Hélène presque chaque jour au cimetière ; au lieu d'une douleur aigre et aiguë, je ressentis peu à peu une mélancolie douce, qui n'était pas sans une sorte de charme... Je me reconnus d'abord avec joie une ineffable gratitude pour la mémoire de mon père, et je le bénissais pieusement et avec une admiration de m'avoir pu toujours témoigner une affection aussi profonde et surtout aussi prévoyante, malgré les terribles convictions qu'il avait sur l'oubli où on laissait ceux qui n'étaient plus.

Sortant de ma première stupeur, je commençai enfin à apprécier la grande position qu'il m'avait faite : c'était pour lui en avoir sans doute une éternelle reconnaissance ; mais, enfin, en appréciant cette position dans toute sa splendeur, je frémisais quelquefois, tremblant qu'au fond de ce vif ressentiment il n'y eût de ma part une affreuse réaction de satisfaction égoïste...

J'ai dit que j'étais demeuré long-temps sans remarquer la beauté d'Hélène : bien que cela doive sembler singulier, on le concevra, en songeant que jusqu'à ce moment, elle avait été pour moi une sœur ; lorsque je la quittai pour voyager, elle était au couvent, et presque enfant ; puis, pendant les derniers mois de la vie de mon père, j'avais été si cruellement préoccupé de ses douleurs, et Hélène s'était montrée pour lui d'une affection si dévouée, si filiale, que cette espèce de sentiment de fraternité n'avait pu changer.

Hélène avait trois ans de moins que moi ; j'ai dit qu'elle était blonde et pâle ; son abord était bienveillant mais froid, et ses grands yeux bleus ; son nez aquilin ; son large et beau front, souvent penché, lui donnaient à la fois un air imposant et mélancolique ; enfant elle avait toujours été pensif, c'était un caractère silencieux et concentré, indifférent aux joies et aux plaisirs de son âge ; toujours très-sédentaire, très-notifichante ; elle riait fort peu et riait souvent ; ses sourcils d'un blond cendré, plus foncé que ses magnifiques cheveux, étaient abondans et peut-être trop accésés ; son pied charmant et sa main un peu longue, d'une beauté antique ; sa taille élevée, souple et mince, était d'une perfection remarquable ; mais elle se tenait très-mal, et par indolence, courbait presque toujours ses blanches et rondes épaules, malgré les continuelles remontrances de sa mère.

Quant à son esprit, il ne m'avait jusqu'alors jamais frappé ; elle s'était montrée remplie de prévenances et de délicatesses dans l'affection qu'elle avait témoignée à mon père, et demeurait avec moi sur un pied tout fraternel.

C'était encore une affectueuse et tendre nature, charitable et bienveillante à tous, mais devenant d'une fierté et d'une susceptibilité extrêmes dès qu'elle pouvait soupçonner qu'on pensait à faire la moindre allusion à sa pauvreté. — Je me souviens toujours qu'avant la mort de mon père, Hélène m'avait bien long-temps et sérieusement grondé, parce que j'avais étourdiement et sottement dit devant elle que les jeunes personnes sans fortune étaient presque toujours malheureusement dévolues dès leur naissance à de vieux gouteux, qui, las du monde, cherchaient une pauvre jeune fille bien née qui voulût se résigner à partager leur hargneuse solitude.

La mère d'Hélène, sœur de mon père, était une femme faible, insouciant, mais parfaitement bonne, spirituelle, et remarquablement distinguée. — Son mari, long-temps chargé de hautes fonctions diplomatiques, très-prodigue, très-joueur, aimant le faste, le grand luxe, représentant sa cour le plus noblement et le plus somptueusement du monde, avait presque entièrement dissipé sa fortune et celle de sa femme ; aussi cette dernière demeurait-elle, sinon sans biens, du moins dans une aisance honorable, mais médiocre.

De ma vie je n'avais songé à la disproportion de fortune qui existait entre Hélène et moi ; lorsque sa beauté me frappa, je n'y pensai pas davantage, car je crois qu'un des traits saillans de la jeunesse qui se trouve riche sans labeur, est de se colorer pour ainsi dire tout à tour des reflets de ce prisme d'or.

Du moment où j'avais remarqué qu'Hélène était belle, sans me rendre compte des sentimens que j'éprouvais peut-être déjà à mon insu, je devins tout autre ; j'abrégeai mes promenades à cheval, je mis plus de recherche dans ma toilette, et je fus souvent honteux en me rappelant mes négligés tout fraternels d'autrefois.

Ma tante avait une femme de ses amis, veuve aussi, et mère d'une fille de l'âge d'Hélène, qui lui donnait les plus cruelles inquiétudes, sa poitrine étant gravement atteinte, l'entendis ma tante parler de cette amie, et devinant par instinct qu'il est plus facile de s'isoler au milieu du monde que dans la solitude, j'engageai ma tante à prier cette amie de venir avec sa fille habiter quelque temps à Servat, dont l'air était d'une excellente pureté ; ma tante accepta avec joie, et bientôt Mme de Verteuil et sa fille, pauvre enfant de dix-huit ans, peu jolie, mais ayant un air de souffrance si résignée, qu'elle intéressait profondément, arrivèrent au château.

(1) Voir la Presse des 3, 6, 7 et 8 décembre.

(La suite à demain.)





Il vient de paraître chez Delloye, Desmée et C<sup>e</sup>, rue Neuve-Vivienne, une magnifique collection de livres d'étrénnes, que nous recommandons à nos abonnés. Nous remarquons principalement les Fables de Florian, qui sont une des plus belles illustrations de l'année.

— Parmi toutes les illustrations qui font écho à l'approche du jour de l'an, nous remarquons tout particulièrement le Paris et Londres, keepsake français de 1838. Ce magnifique volume, orné de 26 gravures sur acier, contient également 26 nouvelles charmantes dues aux célébrités littéraires de notre époque. La beauté de l'édition, le luxe des reliures tendent à faire de ce keepsake un délicieux cadeau d'étrénnes, et à lui assurer la vogue de son frère aîné, le keepsake de 1837.

— La maison Fisher et compagnie, de Londres et de Paris, est en première ligne dans la librairie, pour ses publications de keepsakes, ou ouvrages à gravures accompagnées de texte, reliés avec le plus grand luxe, et propres à être offerts pour étrénnes. Harding, Proust, les premiers dessinateurs et graveurs de l'Angleterre, ont enrichi, cette année, de leurs magiques productions, les annuaires publiés par la maison Fisher. Rien de plus original que les vues des montagnes de l'Himalaya, celles des plus beaux sites de la Syrie, de la Terre-Sainte, de l'Inde; enfin que la reproduction des principales villes de France, de la Suisse et de l'Italie, qui enrichissent ces keepsakes, et qui sont accompagnés d'un texte français et anglais. Un charmant volume avec vignettes anglaises, intitulé Heures de récréation, sera surtout recherché pour la jeunesse.

— La Maison rustique du quatorzième siècle est arrivée à ses dernières li-

vrains avec un succès qui s'accroît chaque jour. La place de cet excellent recueil est désormais marquée; il vient remplir le vide laissé dans l'enseignement pratique de l'agriculture et des industries qui en sont l'accessoire obligé. L'ancienne Maison rustique de 1735, on le conçoit sans peine, ne pouvait plus offrir, en 1837, une grande sûreté de savoir sur beaucoup de points; elle se taisait complètement sur un plus grand nombre d'autres que la science de nos jours crée et perfectionne. Sur les rapports faits à la Société d'agriculture de Paris, par M. de Chabrol, ancien préfet de la Seine, et à l'Académie des Sciences, par M. de Thury, MM. les ministres de l'intérieur et de l'agriculture ont souscrit à 500 exemplaires de ce recueil, et les distributeurs aux sociétés d'agriculture, aux comices, aux bibliothèques et aux cultivateurs qu'ils veulent encourager.

**INDUSTRIE.** — On vient d'établir aux Bains-Chinois, sur le boulevard des Italiens, à Paris, un appareil nouveau pour clarifier et épurer les eaux sur une grande échelle; cette machine diffère essentiellement des filtres de M. Fonvielle, dont il est question depuis quelque temps. D'après le brevet qui a été délivré à MM. Lomet-Limencey et de Sernay, pour cette application nouvelle, le filtrage se fait par le rayonnement des eaux à travers des tubes concentriques sous la loi générale de l'équilibre des liquides, et ce qui le distingue surtout, c'est que la disposition de la machine offrant la facilité de renouveler les matières à volonté et presque instantanément, on réunit à une clarification complète l'épuration par le charbon, qu'on change aussitôt qu'il a perdu ses qualités désinfectantes et décolorantes; cette machine, très-peu volumineuse, avait d'abord été essayée dans l'établissement de filtration

que la ville vient de prendre, rue de la Boule-Rouge, pour l'épuration de l'eau de l'Ourcq, et fournissait jusqu'à 150,000 litres par jour. Ce procédé est applicable à tous les autres égouts, sirops, huiles, vinaigres, etc.

— Les actions des mines d'or de la Gardette (département de l'Isère) se sont toutes placées en moins de quinze jours. La manière dont elles sont réparties mérite surtout d'être remarquée; elles n'ont point été placées par grosses souscriptions comme dans les affaires exploitées par les spéculateurs, les plus forts actionnaires n'en possèdent pas plus de cinq ou six; la compagnie a même refusé d'en accorder davantage à quelques personnes qui en demandaient un grand nombre, de peur de prêter à un agiotage qui aurait pu compromettre les véritables intérêts de l'opération. L'entreprise des mines de la Gardette n'a donc que des actionnaires sérieux, en sorte que le cours des actions, qui s'établira à la Bourse, étranger à toutes les combinaisons des spéculateurs, devra être considéré comme un cours véritable en rapport avec la confiance que cette opération a su se concilier dès les premiers moments. Nous apprenons que déjà des négociations d'actions ont eu lieu avec primes. Maintenant la compagnie va se mettre à l'œuvre, et sans doute elle ne sera pas long-temps à réaliser les brillantes espérances qu'a fait naître cette exploitation métallurgique, qui a en quelque sorte un caractère national.

— Nous pensons rendre service à ceux de nos lecteurs qui sont entrepreneurs de voitures, propriétaires d'usines, en leur recommandant d'une manière particulière l'usage de la graisse noire, dont la réputation devient si importante; le meilleur éloges qu'on puisse faire de cet étonnant produit, c'est de dire qu'il est reconnu que trente livres de ce nom font autant d'usage que cent livres de toute autre graisse.

Chez DELLOYE, DESMÉE et C<sup>e</sup>, r. N.-Vivienne, 49. — **LIVRES D'ETRENNES.** — et chez DELLOYE, éditeur, pl. de la Bourse, 5 et 13.

**PARIS-LONDRES,**  
Keepsake français pour 1838.

Nouvelles inédites, illustrées par 26 gravures exécutées à Londres par les premiers artistes. Un magnifique vol. grand in-8, imprimé sur beau papier. Prix à Paris: broché, 15 fr.; et par la poste 16 fr.; cartonné, 15 fr.; demi-reliure, tranche blanche, dos riche, 17 fr.; demi-reliure, doré sur tranche, dos riche, 18 fr.; reliure en percaline chargée, richement dorée, 20 fr.; reliure pleine en maroquin richement doré, 22 fr. Le volume de 1837, même reliure et mêmes prix.

La réputation de ce beau keepsake est faite: le succès du premier volume publié pour 1837, et qui s'est continué pendant toute l'année, garantit un succès plus grand encore, au volume de 1838, que tous les possesseurs du premier tiendront à se procurer.

Les cartonnages et reliures ne peuvent être envoyés par la poste.

**L'ÉCRIN,**  
Recueil de douze gravures anglaises.

Représentant les diverses beautés féminines de l'Europe, avec un texte en vers français, par nos premiers poètes; et un texte anglais, par la comtesse de Blessington. Un beau vol. in-4, relié et richement doré, 30 fr.; idem, en soie cramoisie, 35 fr.; idem, en maroquin, 40 fr.

**LA BALALAYKA.**

Chants populaires russes et autres morceaux de poésie, traduits en prose et en vers, par Paul de Julécourt, auteur de Loys, de Nantes à Prague. Un beau vol. in-4, papier vélin, orné de gravures anglaises (sujets russes) et de morceaux de musique. Prix: 12 fr. broché, et 14 fr. par la poste; relié en maroquin doré, 18 fr.

Livres anglais et français pour 1838, enrichis de belles gravures sur acier.

**FABLES DE FLORIAN,**  
Illustrées par Victor Adam.

Précédées d'une notice par M. CHARLES NODIER, de l'Acad. franç.

Ornées de CENT DIX gravures tirées à part (une pour chaque fable), de CENT DIX lettres ornées, composées expressément pour chaque fable, et de plus de deux cents fleurons, têtes de pages et culs-de-lampe, gravés sur bois d'après les dessins de M. Victor Adam; en tout quatre cents gravures. Cette édition des Fables de Florian, publiée en 25 livraisons, forme maintenant un magnifique volume grand in-8. Prix à Paris, broché, 14 fr.; et par la poste, 15 fr.; cartonné, 16 fr.; car. orné élégant richement doré, 18 fr.; demi-reliure, tranche blanche, dos riche, 19 fr.; demi-reliure, doré sur tranche, dos riche, 19 fr.; relié en maroquin richement doré, 22 fr.

Autre édition du même ouvrage, sur très-beau papier, avec plus de 300 gravures dans le texte, mais sans les gravures tirées à part; cette édition est suivie des poèmes de La Fontaine et de La Fontaine. — Prix: broché, 5 fr., et par la poste 5 fr. 50 c. Les prix des cartonnages et reliures dans la proportion de l'édition ci-dessus.

FISHER fils et C<sup>e</sup>, éditeurs des **KEEPSAKE ANGLAIS** et autres livres d'étrénnes, quai de l'Ecole, 20.

**HEURES DE RÉCRÉATION.**

UN TRÈS ÉLÉGANT VOLUME, ORNÉ DE DOUZE VIGNETTES ANGLAISES. — PRIX: 8 FR. 50 C.

Chez les mêmes éditeurs: Oriental Keepsake; Waverley forget me not; Shrap Book; le Keepsake Chrétien; Juvenil's Shrap Book; vues des villes de France, de Suisse et d'Italie; l'Inde pittoresque; l'itinéraire pittoresque au nord de l'Angleterre; Scenery of the Himalaya Mountains, etc.

**MAISON RUSTIQUE DU XIX<sup>e</sup> SIECLE,**

Publiée en 4 vol. in-4, avec 2000 grav.; sous la direction de MM. BAILLY, DIXIO et MALEPEYRE,

Par MM. Huzard, Héricart de Thury, Bonafant, Molard, Sylvestre, Tessier, de la section d'agriculture de l'Institut; Fébarier, Huere de Pommeuse, Saint-Hilaire, Laisné, Michaux, Payen, Poiteau, Pommer, Soulange-Bodin, Vilmorin, Yvart, de la Société d'agric. de Paris; Fuvy, de la Société de Bourg; Grogner, de Lyon; Noiret frères, de Dijon; Antoine, de Nouvelle; L. Thoulon et Mol, prof. d'agric. au Conservatoire; Jules Brame, auditeur de l'ambassade, préfet de la Seine; de Gasparin, ministre de l'intérieur, etc.

Tous les articles sont signés. — L'ouvrage est entièrement terminé.

Prix: Une livraison, 4 sous; 4 volumes, 2 francs; les 4 volumes, 3 fr. 50 c. On souscrit en un bon payable à Paris, ou à domicile, à la réception de l'ouvrage. — Toute personne qui place six exemplaires reçoit la septième gratis.

**JOURNAL D'AGRICULTURE PRATIQUE,**  
DE JARDINAGE ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Quai aux Fleurs, 15.

DE M. A. BIXIO, RÉDACTEUR EN CHEF DE LA MAISON RUSTIQUE.

Un cahier de 48 pages in-4 par mois, avec gravures.

Sommaire du numéro de novembre: — De l'état de l'agriculture en Corse et des moyens de l'améliorer, 2<sup>e</sup> article, par M. Moll. — Des vides des conseils généraux dans les questions agricoles, par M. Lefour. — Des prés arrosés, dits marclins du bas-Milanais, par Dominique Berry. — Des modifications que les arbres à fruits éprouvent dans les jardins. — Du Traité de M. Poiteau et Turpin sur les arbres fruitiers, par M. Decaisne, aide de botanique au Muséum. — Du seigle multicaule, par M. Masson-Four. — Variétés, etc.

**ETRENNES POUR 1838. — LIBRAIRIE.**

AUG. DESREZ, ÉDITEUR DU PANTHÉON LITTÉRAIRE,  
Rue Saint-Georges, n° 11. — PARIS.

LECOU, ÉDITEUR, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 50.

**ETRENNES: PSYCHÉ.**

Ce sont de charmantes Étrénnes à offrir qu'un abonnement à Psyché, journal de modes, avec figures et costumes découpés et mobiles, paraissant tous les huit jours, ou bien une collection de ces costumes enfermés dans des boîtes élégantes.

L'abonnement est, pour Paris, de 25 fr.; et pour les départements, de 28 fr.

Le prix des boîtes est de 5 francs, prises à Paris.

S'adresser à l'administration du journal, passage Saulnier, 11, rue Richer. (Affranch.)

**MAÇONNÉ D'ÉDILITÉ. AU SARCOPHAGE.** Rue de Bussis, 12 et 14.

**KACHMIRS DES INDES.**

S'adresser à la maison FICHEL, RUE NEUVE-VIVIER, 37 AU PREMIER. On trouvera chez lui un très-grand assortiment, et à des prix très-avantageux.

**TOUS CES OUVRAGES**

Font partie des 214 volumes de la collection du PANTHÉON LITTÉRAIRE, dont 122 volumes sont en vente.

**L'HONNÊTE HOMME, ÉTUDES MORALES,**  
par S. HENRY BERTHOUD.

Un beau volume orné de gravures. — Prix: 7 fr. 50 cent., et relié 9 fr.

**TRANSPORT**  
de Bordeaux au Havre, à Rouen et à Paris, et retour.

Par Navires à vapeur de 150 à 180 chevaux de force, et par Bateaux pontés.

Trajet en 3 jours pour le Havre, 5 jours pour Rouen, et 12 jours pour Paris.

Départs jusqu'en mars tous les 15 jours, à dater d'avril de 6 en 6 jours.

**PRIX D'HIVER:** Il en coûte par le roulage, par 100 kilog.

FRRT: de Bordeaux au Havre, par Tonn., 50 f.; par 100 kil. 5 f. — f. à rendre en .. j.

De Bordeaux à Rouen, — 62 — 6 20-14 — 25

De Bordeaux à Paris, — 70 — 7 00-13 50 — 30

De Rouen à Bordeaux, — 40 — 4 — — — 20

De Rouen à Paris, — 50 — 5 — 12 — 22

De Paris à Bordeaux, — 60 — 6 — 11 — 20

PASSAGE de Bordeaux au Havre, et réciproquement, 60 f. à la 1<sup>re</sup> chambre, 15 f. à la 2<sup>e</sup>.

S'adresser, à BORDEAUX, à M. DELMESTRE, gérant de la Compagnie, r. d'Orléans, 3.

À PARIS, à M. F. LABRIEU, banquier de la Société, r. des Petites-Ecuries, 38 bis.

À HAVRE, à M. BALGUERIE et Compagnie, correspondants.

**AUX FABRICANS RÉUNIS.**

VENTE à prix fixe et à garantie, à 1 h. et à 7 h. du soir.

**BOULEVARD SAINT-DENIS, 10.**

**BREVET D'INVENTION. — MÉDAILLE DE BRONZE.**

**GRAISSE NOIRE A 40 CENTIMES LA LIVRE.**

Pour voitures, moulins, forges, sucreries, clouteries, papeteries, chemins de fer et toute espèce d'usine. — Cet excellent produit, toujours en voque, présente une économie de 200 o/o. — Dépôt, rue Sainte-Avoye, 36.

**Objets d'Etrénnes**

DELAMARCHE, ingénieur-géographe, rue du Jardinot, 12, vient de faire paraître de très-jolis globes pour terre-papier, ainsi que des boîtes formant atlas en 8 cartes découpées.

**Etrénnes utiles 1838.**

SUSSE, FRÈRES, PLACE DE LA BOURSE, 31.

Nouveaux papiers à lettre et cartes de visite-renaissance, bronzes d'art, maroquinerie, livres d'heures, keepsake 1838, tableaux, dessins, sculptures, etc., au 1<sup>er</sup>.

**POUDRE PÉRUUVIENNE**

Authentique par brevet et ordonnance du roi, pour la conservation des dents et gencives. Elle leur donne cet incarnat et ce brillant qui font un des plus beaux ornements du visage. — Pharmacie, rue du Roule, près celle des Prouvaires. (Aff.)

**BOURSES.**

Avant l'ouverture, 75 f. 10 offert.

Premier cours au parquet 75 f. 5, et tout de suite 75 f. 10, mais après baisse graduelle jusqu'à 75 f. 30, et clôture au parquet à 75 f. 20, plus bas qu'hier; dans la coulisse même prix, mais demandé tandis qu'au parquet ce cours était offert.

La rente 5 o/o a fermé à 5 c. plus bas qu'hier.

La rente de Naples n'a fermé que 5 c. plus bas qu'hier.

**PAQUEBOTS A VAPEUR**  
Entre le Havre et Rotterdam.

Le paquebot à vapeur Rotterdam, continuera son service pendant l'hiver, si les glaces n'y mettent obstacle.

Départs en janvier, le lundi 15 et le mercredi 21 du mois.

**Annouces Judiciaires**

Etude de M<sup>e</sup> BERNARD-VERNON, notaire.

A VENDRE, par licitation entre majeurs, une maison en bon état, sise à Paris, rue Montholon, 17. Produit susceptible d'augmentation, 5,000 fr.

S'adresser à M<sup>e</sup> Bournet-Vernon, notaire, à Paris, rue Saint-Honoré, 83.

**A Vendre ou à Louer.**

A affermer pour 12 ans, de la Saint Martin 1838, en l'étude de M<sup>e</sup> PATINOT, notaire à Paris, le 6 janvier 1838, à midi, la FERME de Villiers, sit. à Noisy-le-Grand, sur les bords de la Marne, composée de vastes bâtiments et de 67 hectares 34 ares de terre, en une seule pièce, dont 10 arpent en prairies artificielles en plein rapport. S'adresser à M<sup>e</sup> PATINOT, notaire, rue Vivienne, 57.

**FONDS PUBLICS.**

	Prem. cours.	Plus haut.	Plus bas.	Dernier cours.	Cours d'hier.
5 o/o j. 22 sept., c.	167 65	167 70	167 64	167 70	167 60
Fin courant.	167 75	167 80	167 65	167 70	167 60
Prime fin courant.	167 75	167 80	167 65	167 70	167 60
Prime fin prochain.	167 75	167 80	167 65	167 70	167 60
3 o/o j. 22 sept., c.	79 05	79 10	79 00	79 10	79 05
Fin courant.	79 05	79 10	79 00	79 10	79 05
Prime fin courant.	79 05	79 10	79 00	79 10	79 05
Prime fin prochain.	79 05	79 10	79 00	79 10	79 05

**FONDS ÉTRANGERS.**

	Prem. cours.	Plus haut.	Plus bas.	Dernier cours.	Cours d'hier.
HAÏTI, 5 o/o j. 22 sept., c.	97 85	97 90	97 80	97 90	97 85
Fin courant.	97 85	97 90	97 80	97 90	97 85
Prime fin courant.	97 85	97 90	97 80	97 90	97 85
Prime fin prochain.	97 85	97 90	97 80	97 90	97 85

**REPORT DU COMPTANT À LA FIN DU MOIS.**

	5 o/o	3 o/o	12 1/2
5 o/o	05 1/2	05 1/2	05 1/2
3 o/o	05 1/2	05 1/2	05 1/2
Naples	15 1/2	15 1/2	15 1/2

**CHEMINS DE FER.**

	De Versailles, r. d. 615	De St-Germain, 655	De Montpellier, 647 50 605	De Mulhouse, 631 50 640
P <sup>e</sup> r. g. 635				

**FONDS ANGLAIS.**

**ANGLAIS, 19 déc. 1837.**

Cité, 4 h. — Consolidés pour compte, ouverts à 93 5/8 fermés à 93 1/4.

Fonds d'Espagne: actif, 20 1/2; passif, 4 1/2.

Portugais: actif, 7 3/8; passif, 1 1/2.

Brésiliens, 20 1/4.

Colombiens, 25 3/4.

Mexicains, 23 1/4.

Belges, 102 1/2.

Hollands, 101 3/4.

Nouvel empr., 102 1/2.

Damou, 74 1/2.

Russes, 111.

**MARCIANDES.**

PARIS, 20 DÉCEMBRE 1837.

Huile colza disponible, 78 1/2; cour. du mois, 80 7/8; 2<sup>e</sup> prem. mois 1838, 80 1/2; 4<sup>e</sup> prem. mois 79 7/8; 4<sup>e</sup> dern. mois 85 1/2.

Lille, 70 7/8.

Voiture, 7 25.

Esprit 3/6 disponible 172 50; cour. du mois, 172 50; novembre, 172 50; 2<sup>e</sup> premiers mois 1838, 157 50; mars en août, 152 50; 4<sup>e</sup> derniers mois, 157 50.

**HAÏTI AUX GRAINS.** — 20 décembre.

Farines (les 150 kil.), 1<sup>re</sup> qual., 55 3/4; 2<sup>e</sup>, 52 1/4; 3<sup>e</sup>, 41 1/2; 4<sup>e</sup>, 33 1/2.

Grains (hectol.). Froment, 11 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 11 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 11 1/2.

Seigle, 11 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 11 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 11 1/2.

Orge, 11 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 11 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 11 1/2.

Avoine, 11 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 11 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 11 1/2.

Farine existante, de 93 à 100.

Reste en Halle: 10,734.

**FOURRAGES.**

**MARCHÉ ST-MARTIN.** — 19 déc.

Poin, 1<sup>re</sup> qual., 25 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 25 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 25 1/2.

— Luzerne, 1<sup>re</sup> qual., 25 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 25 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 25 1/2.

— Trèfle, 1<sup>re</sup> qual., 25 1/2; 2<sup>e</sup> qual., 25 1/2; 3<sup>e</sup> qual., 25 1/2.

**SPECTACLES DU 21 DÉCEMBRE.**

	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
1	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
2	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
3	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
4	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
5	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
6	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
7	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
8	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
9	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
10	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
11	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
12	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
13	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
14	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
15	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
16	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
17	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
18	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
19	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
20	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
21	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
22	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
23	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
24	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
25	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
26	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
27	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
28	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
29	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
30	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.
31	ACADÉMIE.	OPÉRA.	OPÉRA-COMIQUE.	ITALIEN.	VAUDEVILLE.	COMÉDIE-FRANÇAISE.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.	OPÉRA-BOULEVARD.	OPÉRA-VALENTIN.